

La Vieille Ville de Salon, racontée à travers ses quartiers disparus et ceux qui ont été conservés

LES QUARTIERS DISPARUS

Le quartier du Puech

C'est, avec Trez-Castel, l'un des plus anciens de Salon, celui regroupé, sur les pentes du Puech (du rocher) où a été construit le château de l'Empéri. Jugé insalubre par le conseil municipal, dès 1955 on décide son curetage et son remodelage. Il faut dire qu'on est alors dans la logique de l'après-guerre et de la reconstruction de la France.

Ce n'était pas un quartier prestigieux, mais il avait tout le charme des villages provençaux. Entre des immeubles, et ombragée par des platanes séculaires, le Placet ou la place du Capitaine Trossier était un havre de tranquillité et de fraîcheur. Loin de tous les bruits et de l'agitation de la ville, on pouvait la comparer à la place de l'Ormeau de Trez-Castel, car elle aussi possédait un puits, puis une fontaine-lavoir. Par une ruelle, on accédait à la Cour de Lamanon, avec en son centre un grand lavoir et entourée presque sur ses quatre faces de maisons aux volets verts ou marrons abritant les plus anciennes familles salonnaises. Jadis elle s'appelait la place Malconseil. Elle devait être assez vaste, car au Moyen Age, se tenaient sur cette "Mala" les assemblées du peuple. La famille de Lamanon, qui possédait sans doute des immeubles dans ce quartier, donna son nom à cette place. Les de Lamanon ont participé à l'administration de la cité. Certains, comme religieux à St Laurent, ont exercé leur apostolat de charité et de bonté. Robert de Lamanon, navigateur, s'illustra sur les mers et périt avec La Pérouse en Océanie. On dit qu'en 1722, lors de l'épidémie de peste, tous les habitants étaient en quarantaine avec interdiction de sortir de leur demeure, François de Lamanon allait, de maison en maison, visiter les familles recluses, leur apportant soit un réconfort moral, soit des dons pour les plus misérables. C'est à partir de la Cour de Lamanon que la nouvelle enceinte, construite en 1560 pour englober les faubourgs, venait se greffer sur les remparts médiévaux par une encoche,. Sur cette nouvelle enceinte, ont été construites une tour fortifiée et une porte, dite porte de Lamanon.(situées au début de l'actuelle rue Reynaud d'Ursule), tandis que de l'autre côté (au tout début de l'actuel cours Gimon, après le kiosque), se trouvait une belle porte médiévale, la porte du Puech, ouvrant sur la Juiverie. Il ne reste plus rien aujourd'hui de ce quartier entièrement démoli, à partir de 1958, lors de la construction du lycée de l'Empéri. Dans les années 1960 et 1980, sur les pentes du Puech et sur l'emplacement de la porte médiévale (conservée jusque dans ces années 50) ont été édifiés des immeubles résidentiels, dits du château ou de l'Empéri, des immeubles "passe-partout" très éloignés des petites maisons et des places provençales à jamais disparues...

Le quartier de Tripoly - La Glacière

Lorsque l'on descend l'actuelle rue Reynaud d'Ursule (nommée ainsi en 1918), dans la continuité du quartier du Puech, on trouvait la rue de Tripoly. Cette rue portait le nom d'une très ancienne famille salonnaise : les Mark de Tripoly. Leur titre de noblesse datait de Louis XII qui le leur octroya en 1510. Les deux frères Louis et Guillaume fondèrent deux branches : Louis Mark, seigneur de Châteauneuf épousa Antoinette de Guast de Vénasque. Leurs enfants, principalement les filles, s'apparentèrent aux familles de l'Evesque, de Craponne et d'Isnard. Claude Mark de Tripoly fut nommé consul-maire de Salon en 1595. Sa maison, qui était située à la jonction des anciens remparts et des nouvelles murailles de la ville, joua un rôle d'observatoire (en particulier pendant les guerres de la Ligue) car elle dominait la Ferrage du côté ouest et la porte d'Aix du côté est. La rue de Tripoly se prolongeait par la rue de la Glacière.

Ce quartier était le plus élevé de Salon. La rue de la Glacière suivait la falaise et dominait le chemin de la Ferrage (actuel boulevard Jaurès). Ses maisons s'étagaient sur les rochers. Le nom de Glacière provient de l'ancienne fabrique de glace, installée là au XVII^e siècle. On sait que Louis XIV fit don et octroi à la Dame de Venel des glaciers de Provence. C'est en 1651 qu'un dénommé Léonsel aurait obtenu l'autorisation du seigneur- archevêque et des consuls de construire un de ces établissements près de la cour de Lamanon (voir quartier du Puech). Par compensation le seigneur avait le droit de prendre de la glace pour sa table, "gracieusement, mais sans abus". Quant aux consuls, ils avaient "le franc glacé", c'est-à-dire le droit au transport gratuit de la glace. Bien-entendu, ces privilèges disparurent à la Révolution.

Le quartier de la Glacière se terminait par une placette totalement fermée, c'est l'actuelle place de Galagaspe. En effet, ce n'est qu'en 1910 qu'on décida de démolir un immeuble pour permettre à la place de communiquer avec le boulevard de la Ferrage. Aujourd'hui subsiste, encadrée dans des maisons, l'ancienne tour médiévale, dite tout Galagaspe ou tour Babylone.

Le nom de Galagaspe viendrait d'un certain Gaufrède de Galagaspe, habitant ce quartier au XIV^e siècle. Il s'agirait d'un prêtre qui aurait défrayé la chronique par ses aventures. Il aurait décidé de s'enrôler dans les troupes d'Amiel et de Raymond des Baux qui détraquaient les voyageurs et volaient les paysans. Un triste sire, qui pourtant donna son nom à cette tour, devant laquelle était installé autrefois un puits, (fermé et dallé à la fin du XIX^e siècle).

Il ne reste presque plus rien, aujourd'hui, de ce quartier, entièrement démoli (comme celui du Puech), à partir de 1958, à l'occasion de la construction du lycée de l'Empéri. La montée de la Glacière se termine par une grille fermant l'une des cours du lycée. Seul modeste vestige de ce quartier disparu, un petit groupe de maisons, qui borde la place Galagaspe.

Le quartier de la Juiverie

Il allait de la porte du Puech (voir quartier du Puech), au sud de la ville, jusqu'à la place de la Loge (partie ouest de la place St Michel). Tout ce quartier (ancienne *Juzataria*) était sillonné par des rues plus ou moins étroites que l'on désignait sous le nom provençal de "carrières".

La présence des Juifs à Salon datait probablement du XIII^e siècle. Le seigneur-archevêque leur octroyait le droit d'élire trois consuls ("les baylons") qui prêtaient sermon sur la loi de Moïse. Un relevé des droits appartenant à l'archevêque d'Arles mentionne qu'en 1434, la communauté juive de Salon avait une synagogue, une école, un cimetière, une boucherie, un moulin, un four, un établissement de bains et de nombreuses possessions dans la ville et son terroir. Après le rattachement de la Provence à la France, en 1498, les Juifs ont eu le choix de partir ou de se convertir. On constate, toutefois, que la désagrégation de la communauté juive, en 1500, n'a pas changé, pour autant, l'appellation de ce quartier et que les familles juives converties (les d'Arles, de Cadenet, de Milan) ont continué d'y habiter.

Toutes les rues portaient des noms ayant un rapport avec la communauté juive : la rue de la juiverie était la rue principale. Bordée de maisons bourgeoises, elle communiquait avec la rue Bastonenq par un passage voûté; la rue Jacob, qui prolongeait la place de la Loge, portait le nom d'un Juif qui y habita en 1669; et une petite rue perpendiculaire, pourvue d'un puits, s'appelait rue du Puits de Jacob. La place principale du quartier était la "place Neuve", nommée ainsi, parce qu'elle correspondait à une extension de la ville au XIII^e siècle et par opposition à la place vieille du quartier Farreyroux (aujourd'hui, place de l'ancienne Halle). Elle était un véritable carrefour vers de nouvelles rues et au XIII^e siècle un point de liaison avec les quartiers chrétiens. Cette place était encerclée par des immeubles imposants et cossus, dont le plus connu était une maison à trois étages, celle de la famille de Grignan (où serait né Adam de Craponne). Il s'agissait d'une belle demeure, portant l'empreinte des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles. On dit que l'intérieur était très richement décoré, qu'on y trouvait dans chaque pièce des cheminées en marbre de Carrare ou marbre bleu. Le long de cette

maison, dénommée, par la suite, maison Lombard, une rue faite d'escaliers et de paliers grimpait vers le château, c'était la rue de l'Echelle.

Rien ne fut épargné, tout ce quartier, pourtant fort pittoresque, fut entièrement détruit de 1963 à 1973. Dix ans après; s'élevèrent aux pieds du château, devant une place aménagée à l'italienne (la place des Centuries, dénommée ainsi, en 1984, en hommage à Nostradamus) des petits immeubles propres de style néo-provençal. Il faut se rendre sur l'actuelle place Latil, pour imaginer ce qu'était la "place neuve", et surtout apercevoir, près de la Maison de la Justice et du Droit, les traces du passage voûté qui permettait à la rue Bastonenq de communiquer avec la rue de la Juiverie.

A partir de 1974, un changement radical d'orientation en matière de rénovation des centres anciens fait cesser toute démolition. On abandonne les rénovations chirurgicales pour encourager les réhabilitations visant la remise en état d'un patrimoine architectural et urbain. C'est ainsi que sera sauvée la partie de la vieille ville de Salon qui n'a pas été encore été détruite.

Un quartier en partie conservé : le quartier Bourg Neuf-Bastonenq

C'était, au XVI^e siècle, le quartier le plus commerçant de la ville. La rue du Bourg-Neuf doit son nom à la porte qui la ferme et à la première extension de la vieille ville. Outre la fameuse Vierge Noire que les femmes enceintes venaient prier, on trouve dans cette rue deux beaux hôtels particuliers d'anciennes familles nobles salonnaises. Le premier, juste après la tour, à droite, est l'Hôtel des Perrinet, probablement construit au XVI^e siècle et complètement remanié au XVIII^e siècle. Un peu plus loin, c'est l'Hôtel des Suffren, construit par Laurent de Suffren, cousin du Bailli, de 1738 à 1780, dans un style classique et sobre. A gauche, à l'intérieur des services municipaux, des courettes et des fenêtres à meneaux laissent deviner d'anciennes maisons bourgeoises des XV^e et XVI^e siècles.

Au milieu de la rue du Bourg-Neuf, sur la place de la Révolution, dénommée ainsi par la Troisième République (1889), trône une fontaine à l'effigie de Marianne qui, en ces temps d'anticléricalisme forcené, surveillait de près l'église St Michel. De cette place partent deux rues : la rue du Four Bourg-Neuf à droite et la rue Bastonenq, à gauche. La rue du Four Bourg-Neuf fait allusion au four "banal" que possédait chaque quartier pour cuire le pain. Ces fours étaient en nombre limité et "affermés", une redevance devant être versée, au départ au seigneur-archevêque, ensuite aux consuls. En 1791, les "banalités" seront supprimées par la Révolution, chacun ayant alors la liberté de faire cuire son pain. De l'autre côté, la rue Bastonenq porte le nom de la famille des Baston, une des plus anciennes familles salonnaises.

En effet, les chevaliers Guillaume et Jacques Baston ont rédigé avec l'archevêque Rostang de Cabre les premiers statuts municipaux de Salon, en 1293. On peut voir encore aujourd'hui quelques vestiges des belles maisons bourgeoises qui, autrefois, bordaient cette rue, amputée de moitié, lors des démolitions de la Juiverie. La rue du Bourg-Neuf se terminait par la place de la Loge. Cette place, située entre le château et l'église St Michel, était très passante et avait de nombreux commerces. Elle doit son nom à la cour de justice qui s'y était installée au XIII^e siècle (elle y restera jusqu'à ce qu'on la transfère, au XVII^e siècle près du château). Aujourd'hui, cette place a disparu, tout comme la rue de la Claustre (de la clôture) qui longeait l'église St Michel. Le parvis de l'église ayant été dégagé, on crée la place St Michel en 1984.

Il reste quelques maisons, dont une, récemment restaurée, porte un blason orné d'un angelot. Mais les petits immeubles, construits dans les années 1980, n'ont jamais réussi à remplacer, dans le cœur des Salonnais, le sympathique hôtel de l'Escale, que l'on apercevait depuis la rue de l'Horloge.

LES QUARTIERS CONSERVES

Le quartier Farreyroux

C'est traditionnellement le quartier "résidentiel" de la vieille ville, situé au nord, et qui a pris le nom de la porte qui le fermait (remplacée au XVII^e siècle par l'Horloge). C'est là où résidaient tous les notables. En 1552, on y trouvait Palamède Marc, les nobles Mathieu Isnard, Bérenger Roux, Bérenger Gaudin, le viguier (officier de l'archevêque), deux familles de notaires, sans oublier l'illustre Michel de Nostredame. L'axe principal est la rue Farreyroux (actuelle rue de l'Horloge), on n'y retrouve pas ou peu de traces du XVI^e siècle. En effet, cette rue a subi de graves dégâts, lors du séisme de 1909, la partie gauche des façades (lorsque l'on monte la rue, à partir de l'horloge) a été entièrement refaite, ce qui a permis d'élargir cette petite artère qui est aujourd'hui (depuis la réhabilitation du quartier) le cœur commerçant de la vieille ville. Elle se terminait autrefois, par un carrefour de petites rues qui, les unes menaient vers l'église St Michel et le Bourg Neuf, les autres vers la juiverie et le château.

Aujourd'hui, la plupart de ses petites rues ont disparu, reste "la place vieille" (actuelle place des anciennes halles), appelée ainsi pour l'opposer à "la place neuve" de la Juiverie. On a aussi dénommé cette place, place Nostradamus (qui habitait tout près) ou place de la poissonnerie, pour évoquer la vocation première du site, réservé depuis le XVI^e siècle aux poissonneries et aux boucheries affermées (comme les fours) avec l'une réservée au mouton, l'autre au bœuf. Pour retrouver la splendeur passée du quartier, il faut se faufiler dans une impasse, au fond de la place à gauche, et là on peut apercevoir de fines fenêtres à meneaux et à croisillons, datant probablement du XVI^e siècle. C'est tout ce qui reste d'une maison apparemment occupée par un notable. Devant la place se dresse la statue de Nostradamus, celle réalisée par Bouché en 1966 et placée alors au carrefour de l'Arceau, jusqu'à ce qu'un camion la renverse. Longtemps laissée à l'abandon dans un garage municipal, elle a été restaurée et installée en 1999, sur la place, pour signaler la maison du célèbre astrologue. Cette statue, assez figurative, a toujours eu davantage la faveur des Salonais que la sculpture actuelle de l'Arceau, toujours de Bouché mais plus tardive et de conception plus "abstraite".

La rue Nostradamus (où se trouve la maison-musée du même nom) part de la place et va déboucher sur la rue Beauvezet qui, elle part du bas de la rue de l'Horloge. Cette rue porte le nom d'une famille noble, dont le membre le plus connu est pierre Roux de Beauvezet, viguier en 1560, accusé de sympathie pour les protestants. Pendant la révolte des Cabans, il dut abandonner ses fonctions, après avoir été désavoué par l'archevêque. Les Beauvezet avaient leur hôtel, dans cette rue, côté jardin, l'autre côté devant donner sur le cours de la Douve (actuel cours Victor Hugo). Façade et porte d'entrée ont disparu, seules subsistent, derrière des murs anonymes, la cour intérieure et sa fontaine, bel exemple d'architecture du XVII^e siècle!

La rue Tronc de Codolet part de la rue du Bourg-Neuf (en continuation de la rue Nostradamus) pour rejoindre le cours Victor Hugo, elle porte le nom de Palamède Tronc de Codolet, poète et dramaturge provençal (1656-1722).

Le quartier Arlaten

Ce quartier, peuplé d'artisans et de brasseurs, faisait la jonction entre le quartier résidentiel (Farreyroux) et le quartier populaire (Trez-Castel). La rue Arlaten était fermée par une porte, elle doit son nom à une famille, originaire d'Arles, les "Arlaten", arrivée à Salon au XIII^e siècle et qui gouverna la ville à plusieurs reprises. Un "Arlaten" aurait été envoyé par le Roi René aux Saintes-Maries de la Mer, afin d'y retrouver le tombeau des Saintes.

A côté, on trouve la rue Portalet, le nom lui vient de portail, une petite porte d'accès creusée dans le rempart, que l'on a démolie, en même temps que la synagogue (désaffectée), à la fin du XIX^e siècle pour construire le café de Lyon (ancien magasin « la Maison d'Hôtes"). De la rue Portalet, part, à l'origine, une ruelle, une sorte de boyau tortueux, mal aéré, presque sans

soleil, la rue Malespine qui rejoint la rue de l'Horloge. Le nom de cette rue vient d'une très ancienne famille salonnaise qui a participé à l'administration de la cité (en 1584, apparaît, dans les délibérations du conseil de ville, le nom du noble Bérenger de Malespine). En 1720, on a barricadé la rue et fait évacuer ses habitants, à cause de la peste qui s'y était propagée.

Pour des problèmes de salubrité, la rue Malespine, comme la rue Arlaten ont été élargies en 1863-64 et en 1909 (suite au tremblement de terre).

Mais l'artère la plus importante du quartier est l'actuelle rue Moulin d'Isnard (autrefois rue de Lamanon). Au début de cette rue, on remarque encore aujourd'hui une maison, dite maison Benoît, dont la première construction doit dater du XVe siècle, alors que la porte d'entrée, surmontée d'un entablement, est probablement du XVIIe siècle. La tradition orale a souvent fait de cette maison un orphelinat, d'autres estiment qu'il s'agirait d'une maison de riches drapiers. En tout état de cause, avec ses arcs plein cintre et en anse de panier, elle est la plus ancienne de Salon. Un peu plus loin, on découvre des fenêtres à meneaux, au-dessus d'un porche (classées à l'inventaire des Monuments Historiques, depuis 1974). On ne sait s'il s'agit d'un réemploi de l'ancien Hôtel des Frères de Lamanon, situé dans cette rue (d'où l'ancien nom), ou d'une reconstruction à l'identique. Au XVIIIe siècle, est créé, tout près, un moulin à huile qui appartenait à la famille Isnard (d'où le nom actuel). Ce sont les voûtes d'ogives de ce moulin (dit moulin de Roca), qui ont permis à des historiens locaux d'y situer la première église de Salon, "la Beata Maria", disparue lors de la peste noire du XIVe siècle (hypothèse aujourd'hui abandonnée). Tout en bas, la rue de la Guérite rappelle la présence autrefois d'un poste de garde, tout près des remparts.

Avec son tracé sinueux et ses petits commerces, la rue Moulin d'Isnard est aujourd'hui la rue la plus pittoresque de Salon.

Le quartier Trez-Castel

C'est le plus ancien de Salon, le quartier populaire, peuplé à la fois de paysans et de citadins. Trez-Castel signifie "derrière château". Il s'étendait à l'ouest entre la falaise du château et les remparts qui suivaient le cours de la porte d'Arles (actuel cours Camille Pelletan). Il se prolongeait par la Glacière et Tripoli (un quartier aujourd'hui disparu).

La rue principale est la rue Trez-Castel : y étaient installées des auberges et des tavernes où, au XVIe siècle, venaient s'encanailler bon nombre de gentilshommes, dont ceux de la cour du grand prieur Henri d'Angoulême, gouverneur de Provence et protecteur des belles Lettres. Trois poètes, amis du Gouverneur, Louis Bellaud, Pierre Paul et Malherbe, à la sortie d'un repas bien arrosé, y firent une chute mémorable.

A l'extrémité de cette rue, se trouve la place de l'Ormeau, autrefois plantée de micocouliers et d'ormes, où se tenaient au Moyen Age les assemblées publiques. En 1463, on y créa un marché hebdomadaire en précisant que les marchands forains y tiendraient boutique. En 1864, on y établit une fontaine (qu'on a tenté, récemment, de reconstituer) et plus tard (au début du XXe siècle) un lavoir qui existe toujours. En face de ce lavoir, une maison à deux étages présente des fenêtres à meneaux, en partie obturées aujourd'hui, mais qui pourraient dater du XVe siècle. La tradition orale en a fait la première maison commune, mais rien de sérieux ne permet de l'affirmer.

De part et d'autre de la rue Trez-Castel, des ruelles vont vers le château ou relient le quartier au cours. Ce sont la rue du Four Trez-Castel, la rue de la Tour et de la Teinture.

La rue Four Trez-Castel fait communiquer les lices du château avec la rue Trez-Castel. Elle possédait un four banal (c'est-à-dire "affermé") où la population venait faire cuire son pain.

A côté, et dans le même sens, une ruelle aboutit aux pieds de la grosse tour, on l'a désignée sous le nom de la rue de la Tour. C'est cette rue qu'aurait empruntée au XVIe siècle, lors des guerres de la Ligue, le gouverneur de Salon, St Romans. S'enfuyant du château par une conduite de latrines de la grosse tour, attaché à une corde, il fut reçu par un soldat et un

paysan de Trez-Castel. Mais il eut ensuite moins de chance, puisqu'il se fractura la cuisse, en sautant le rempart, aux abords de la tour Galagaspe.

De l'autre côté, la rue de la Teinture part de Trez-Castel pour rejoindre l'ancien cours de la porte d'Arles. Cette rue se terminait par la porte de la Teinture, attestée par de nombreux actes au XVI^e siècle. Il faut se souvenir qu'au Moyen Age, les métiers polluants : les tanneurs, les teinturiers étaient relégués, hors les murs. En 1669, au cadastre figure le nom de Pierre Martel, teinturier dans cette rue.

Aujourd'hui, ce quartier, avec ses maisons modestes, accolées au château, est, en quelque sorte, un conservatoire du "Vieux Salon".

Les appellations de rues, en hommage aux passionnés de l'histoire de Salon :

Au début des années 1980, on donne à l'ancienne rue du Trou (près de l'ancien Office du Tourisme) le nom de Jean Blanchard (1981) et ce qui reste de la place Neuve à Charles Latil (1984) Plus tard , dans les années 1990, André Passelaigue donnera son nom à une petite place (au sud de la place des Centuries, dénommée, dans un premier temps, place « Salounenque »), et dans les années 2000 André Viallat donnera le sien, à la montée du château, en haut de la rue de l'Horloge..

Les cours de la ville : Après avoir, en 1885, donné le nom de Victor Hugo (qui vient de disparaître) aux cours du Bourg-Neuf et de la Douve (ainsi réunis), en 1895, le cours du petit chemin devient le cours Gimon (du nom de l'archiviste et historien salonais, décédé, Louis Gimon). Le cours du petit chemin a été créé par le maire David en 1791, afin de dégager l'entrée sud de la ville, après la démolition du couvent des Ursulines et de donner ainsi une voie principale, à cette entrée sud, en remplacement de la Grande Rue (devenue en 1918 rue Lafayette).

En 1897, le cours de la porte d'Arles (désormais scindé en deux) prendra, dans sa partie allant de la place aux arbres (place Crousillat, en 1901) à la place de la Grippe (place Eugène Pelletan, en 1901), le nom du président Carnot qui vient de mourir. L'autre partie du cours de la porte d'Arles (rejoignant le quartier de la Ferrage) prendra le nom de Camille Pelletan, en 1918. Quant à l'ancien chemin de la Ferrage, il est devenu le boulevard Jean Jaurès , également en 1918.

Magali Vialaron-Allègre

BIBLIOGRAPHIE

BRUN (Robert), *La ville de Salon, au Moyen Age*, Aix, 1924

FEVRIER (Paul-Albert), *Le développement urbain en Provence de l'époque romaine à la fin du XIV^e siècle*, Paris, 1964

LEANDRI (Jean-Jacques), *Le temps retrouvé, Salon de Provence*, 1990

PAILLARD (Philippe), *Vie économique et sociale à Salon de Provence, de 1470 à 1550*, Thèse de l'Ecole des Chartes, 1969

PELLET (Pierre), *Petit guide de la vieille ville de Salon de Provence*

VIALLAT (André), *Salon à travers ses rues*, 1987

WERNHAM (Monique), *La communauté juive de Salon de Provence, d'après les actes notariés (1391-1435)*, Thèse de doctorat, Aix, 1979, version corrigée et éditée 1987